

languedoc.roussillon
cinema



LANGUEDOC ROUSSILLON
LA RÉGION MIDI PYRÉNÉES



> **Petit
Carnet #10**

MÈRE MÉDITERRANÉENNE

Un film de Jean-Luc Saumade

Du film au public

Languedoc-Roussillon Cinéma suit toutes les étapes de la vie d'un film : tournage, projections en public, prolongements pédagogiques. Notre projet est de valoriser les films, les professionnels qui les ont conçus et le territoire où viennent s'inscrire chaque année de nouvelles histoires, dans des genres différents. Avec *Mère Méditerranéenne*, Jean-Luc Saumade nous entraîne dans le sillage de sa singulière histoire familiale.

Karim Ghiyati, directeur de Languedoc-Roussillon Cinéma

Synopsis

O quatre hommes réunis par la mémoire d'une femme. Trois frères, Jean-Luc, Pascal et Frédéric, et leur oncle, Gérard, partent en février 2010 répandre les cendres de leur mère et soeur, Ghislaine, en Algérie, tout à côté de Skikda (Philippeville). Telles étaient ses dernières volontés, régulièrement évoquées, revenir à la mer Méditerranée par les côtes algériennes. Ce court voyage de trois jours est l'occasion pour Gérard de guider ses neveux sur la terre natale de leur mère, dans les rues de Skikda, son cimetière et sa longue plage, concrétisant ainsi les images mentales qu'ils avaient pu se forger par les récits ou le visionnage des films de famille. L'un des frères, Jean-Luc Saumade, est cinéaste et fait suivre une petite caméra pendant le voyage. Ce n'est que deux ans après qu'il décidera d'en faire un film, *Mère Méditerranéenne*.

Lhistoire algérienne de Jean-Luc Saumade commence à Montpellier au début des années 60, par des attentats de l'OAS dans la rue de son enfance. En 1962, débarque d'Algérie toute la famille maternelle pour se disperser dans le Sud de la France. Dans le souvenir de Jean-Luc, c'est une vague de modernité qui déferle, un petit côté « yé-yé ». Les cousins sont plus âgés et apportent avec eux comme un air d'Amérique, du rock'n roll et des sodas. Les Etats-Unis ont débarqué sur les côtes nord-africaines en 1942, un peu plus tôt qu'en France, et ont laissé en Algérie des traces plus ancrées dans le mythe réitéré de colons et d'indigènes. Mais cette histoire pied-noire reste tout de même lointaine pour Jean-Luc Saumade. Elle ne le rattrape qu'à la fin des années 90, quand il décide d'en faire un film, *L'Amérique des Pieds-Noirs*, en s'appuyant sur l'histoire des siens. Il filme les «cousinades», recueille les témoignages. Mais la mémoire de sa mère commence à faire défaut, elle partira en 2009 d'une maladie d'Alzheimer. Jean-Luc installe une caméra au pied du lit médicalisé et filme le corps de la défunte. Il ne sait pas encore pourquoi. Un an après, il part en Algérie avec ses frères et son oncle répandre une partie de ses cendres dans la baie de Stora. Ce n'est qu'au retour qu'il envisage d'en faire un film à part entière, alors que *L'Amérique des Pieds-Noirs* n'a pas encore pu voir le jour. Emerge alors *Mère Méditerranéenne*, hommage à l'image que l'on se fait d'une mère, film noué autour d'une sensation brève mais tenace de « parfaite harmonie avec le monde » - selon l'expression de l'écrivain et pied-noire Marie Cardinal* parlant de l'Algérie - que ressentent tous les exilés revenant sur leur terre.

* Romancière française née à Alger.



Portraits



© Jean-Luc Saumade

GHISLAINE

La mémoire d'une jeune femme

Elle aurait peut-être voulu passer sa vie à écrire. Albert Camus était son héros. Elle adorait la littérature, elle tenait un journal. Ses parents, eux, tenaient un petit commerce d'anis, de liqueurs et de bonbons et la mère de Ghislaine rêvait pour elle d'un destin de «boutiquière accomplie», la pharmacie. Elle lui fait donc prendre le bateau vers le continent pour entamer des études à Montpellier. Ghislaine y rencontre son futur mari. Tous deux prennent le bateau dans l'autre sens, se marient en 1954 à Philippeville, et s'installent définitivement à Montpellier. Trois enfants et une vie plus tard, il a fallu le désir d'un ultime retour sur les côtes algériennes pour que l'un de ses fils fasse revivre la mémoire d'une jeune fille en Algérie dans les années 50.



© Jean-Luc Saumade

GÉRARD

L'oncle et passeur

Il aurait peut-être voulu être cinéaste. Mais il aura suffi d'une rumeur, que «l'Idhec * était un repaire d'homosexuels peu fréquentables », pour que la famille préfère le voir poursuivre des études d'architecte. Il gardera du cinéma ce rôle de passeur. Passeur de la mémoire familiale, archiviste des images, dépositaire du journal de sa soeur, guide sur sa terre natale, c'est lui qui offrira à Jean-Luc Saumade pour ses sept ans un appareil photo Brownie Kodak et une caméra pour ses douze ans. Jean-Luc en fera usage (de celle-là, et puis d'autres...) pendant près de cinquante ans jusqu'à retourner la caméra vers son oncle, pour le suivre dans un cimetière à la recherche des familles Gaudino et Di Masso, les aïeux maternels des trois frères Saumade.

* École de cinéma à Paris, ancêtre de la Femis.



© Jean-Luc Saumade

PHILIPPEVILLE

Et aujourd'hui Skikda

On aurait rêvé d'un héros grec pour donner le nom à cet ancien comptoir phénicien et ville nouvelle de la colonisation française, un Philippe quelconque auréolé de gloire antique. Non, ce n'est qu'une révérence au roi Louis-Philippe, régnant en France lorsque ce port sur la Méditerranée fut créé en lieu et place du petit port de pêche de Skikda, entre le village de Stora et la ville de Bône, dans le Constantinois. Elle portera toujours deux noms, cette ville. Philipp'ville (avec l'accent pied-noir qui occulte le E) et Skikda. Et en fonction des souvenirs, des priorités de chacun, on mettra l'une ou l'autre des appellations en premier ou en second. Un choix à faire comme un mauvais résumé du traumatisme qui habite les Pieds-Noirs de France mais aussi les Algériens d'aujourd'hui, les réunit et les sépare tout à la fois.

Le tournage

PREMIERS PAS EN ALGÉRIE

Ce n'est donc pas un tournage, mais un voyage, court, de trois jours. Une mission. Bien encadrée par des services policiers. L'oncle et les frères ont préparé cela à distance avec une agence de voyages. Ils ont planqué la petite urne des cendres de Ghislaine dans la trousse de toilette de Pascal et emporté des petits appareils photo et caméra de touristes pour ne pas attirer l'attention. Mais ils ont la surprise à l'aéroport de trouver des policiers qui les attendent et ne les quitteront plus. L'accompagnateur de l'agence de voyages explique que pour des raisons de sécurité, tous les groupes de plus de trois personnes sont ainsi escortés. Pour leur premier voyage en Algérie, les trois frères «tiquent» un peu. Gérard, lui, fraternise. Avec les policiers, et les passants d'une gare, et les gardiens du cimetière... Il guide les frangins, se perd un peu et se retrouve vite dans les allées du cimetière et de la mémoire. Il ramasse du sable, des coquillages et des cailloux. Et l'on imagine que c'est pour les redistribuer à son retour comme on distille le souvenir.



© Jean-Luc Saumade

LA « NOSTALGÉRIE » D'UNE ENFANCE COMMUNE

Cette invention langagière de Jacques Derrida colle parfaitement à une scène d'évocation de Philippeville dans une boucherie de la rue Buffon : trois Algériens et Gérard entrent ensemble par la parole et les souvenirs dans les boutiques de l'époque. Ce n'est vraisemblablement pas la même jeunesse qu'ils ont en commun mais c'est le même plaisir à l'évoquer et à marcher dans les mêmes rues. C'est ce que dit la scène, un même pays que ces hommes partagent avec le désir sous-jacent d'une réconciliation qui tairait les différends. Comme en famille.

Ils remontent la grand'rue Nationale jusqu'à la place Marquet, comme le faisaient à l'époque les adolescents pour échanger quelques regards le dimanche avec de jeunes filles. Le cinéma de l'oncle Paul renaît. Devant le Rivoli, aujourd'hui obturé par un rideau de fer, un Algérien d'une cinquantaine d'années se souvient d'y avoir vu *Spartacus*. Et l'oncle Paul, autour de la table familiale, évoque *La Valse dans l'ombre* de Mervyn LeRoy, avec Robert Taylor et Vivian Leigh : grand écart des époques et des distances, le film va et vient, balancier des mémoires.

MARCHER DANS L'ARCHIVE FAMILIALE

Ces évocations s'appuient en permanence sur des images d'archives dont on imagine que les enfants les ont vues tant et tant de fois. Mais pas tant que cela, finalement. Jean-Luc Saumade redécouvre tous ces films, ces photos, par le fait d'en faire un film, au petit hasard de la marche, comme en forêt, comme en montagne quand on se perd, mais juste un peu. Comme des sédiments, les traces s'accumulent. Premières, les images en quête de bonheur de cette adolescence algérienne, l'insouciance des jeux de plage et de plein air, les premiers bals... Puis vient, comme une rupture, le film réalisé par un photographe professionnel du mariage de Ghislaine, en 1954. Et s'ensuivent les différents rendez-vous familiaux, du 8 mm à la DV, du noir et blanc à la couleur ou au colorisé... Evidemment, c'est Gérard qui met une grande partie de ces images à disposition, qui fait des copies pour tout le monde. Et qui remerciera Jean-Luc pour son film. Pour lui, c'est comme un testament : «Je peux enfin transmettre cette histoire à mes propres enfants».

Documents de travail

Par Jean-Luc Saumade

dimanche 10 avril 49

Les rameaux

Cloches... Enfants qui passent
joyeux portant bien droit
leurs branches chargées...
~~Les fleurs~~ A table que bécote
du lard et de l'olive, 20
francs marseillais, 30 francs
... Dans l'église, reculé de
chaises, gens qui reviennent
à la messe de 8h $\frac{1}{2}$ pour
avoir des places devant
celle de 9h $\frac{1}{2}$... Pleurs, cri
Serrons nos mes pelottes
veut déjà manger toutes
ces bonnes choses.
Et après, cela grande prom
nade aux 2 fontaines
d'où l'on revient grisé
de grand air. Le feras
à son tour le oliviers
et la mer était si belle
et si bleue au loir!

25.7.48 →



Le journal d'une adolescente qui avait déjà une graphie d'adulte. Ghislaine allait sur ses 15 ans, 7 ans jour pour jour avant ma naissance.



Le matériau du film : un bref voyage au « bled » pour honorer une mémoire et un long voyage dans les souvenirs de famille accumulés sur la pellicule.

Une scène du film

EXTRAIT DU FILM :

Les cendres dans la baie

C'est la scène primordiale, au sens de «premier». Il n'y aurait pas eu cette dernière volonté maintes fois répétée par Ghislaine aux uns ou aux autres que ses cendres reviennent à la mer algérienne, il n'y aurait pas eu de film. Et quand arrive la scène, on ne s'y attend pas. On était entrés dans le voyage et on en avait presque oublié que Ghislaine était morte. On accompagnait Gérard dans ses souvenirs de Philippeville, on restait un peu à distance comme les frères, yeux et oreilles grandes ouvertes, on revivait le mariage lointain, on découvrait Ghislaine jeune fille par la lecture de son journal et son image sur des photos anciennes... Et soudain, Pascal, une urne dans sa main, jette les premières cendres, la fait passer à Gérard, puis c'est au tour de Jean-Luc et enfin de Frédéric d'embrasser l'urne avant de la restituer à Pascal. De main en main et d'homme en homme, le lyrisme de la scène s'appuie sur *La Passion selon Saint-Luc* de Penderecki, comme un chant qui vient et retourne à la mer.



© Jean-Luc Saumade



© Jean-Luc Saumade



© Jean-Luc Saumade

Retour sur la scène

Avant tout, il faut semer la patrouille. Nous sommes au terme du voyage. On se souvient que, pendant ces trois jours, les frères Saumade et Gérard Gaudino sont accompagnés, pour raison de sécurité, par un agent de police. Or on ne jette pas impunément des cendres dans la nature en pays étranger. Cela se fait beaucoup, mais en fait cela ne se fait pas. Il faut demander des autorisations. S'ouvrant du problème au guide de l'agence, la complicité de ce dernier écarte le policier pour le temps nécessaire. Jean-Luc filme ses compagnons, puis Gérard le relaie pour le filmer, lui. C'est d'une grande fluidité, presque un plan séquence, en silence, une cérémonie d'évidence, «leur» cérémonie. Sur une corniche en surplomb de Skikda, le village de Stora offre sa baie aux quatre hommes réunis par Ghislaine. Et nous ? C'est-à-dire nous spectateurs de cette cérémonie, où sommes-nous ? On se pose toujours cette question de l'impudeur quand il s'agit d'entrer dans l'intime. Mais c'est pourtant par cette exposition d'une douleur contenue que le film vient nous concerner, nous saisir et nous atteindre : par la brièveté d'une mise à nu et le sentiment de la communauté ressentie par le relais des quatre hommes. Il a fallu cette dernière volonté pour que le film de Jean-Luc Saumade émerge, donc, d'un projet plus ancien et moins personnel. Deux ans après le voyage, il a repris ses images et décidé d'en faire un film, de manière tout à fait artisanale car, oui, on peut désormais faire des films à la main, à la maison, de bric et de broc. Il faut juste un peu de temps et le désir (ou la nécessité) de le faire. Alors peut-être que *L'Amérique des Pieds-Noirs* existera un jour. Mais si ce n'était pas le cas, le réalisateur aura fait ce qu'il avait à faire. Prendre une caméra - pour certains, on ne voit bien qu'en filmant - pour dire un peu de la vie de sa mère et de la vie de tous ces autres, «rapatriés» d'Algérie dans un pays qui n'était pas le leur. Et ce n'est qu'au moment de leur mort qu'ils peuvent enfin affirmer leur choix : dire la terre à laquelle, de cœur, ils appartiennent. La mer, en l'occurrence...



© Jean-Luc Saumade



© Jean-Luc Saumade

Thèmes et réflexions

Etre enfants de Pieds-Noirs

Ils n'y étaient jamais allés. Les trois frères Saumade ont le recul de leur génération d'enfants de Pieds-Noirs, dans la certitude que rien d'autre que l'Indépendance n'aurait pu avoir lieu : leur père tenait là-dessus un discours tout de cette certitude politique affirmée. La mère penchait plutôt la tête vers Camus, un idéal de réconciliation possible et tous restant à vivre sur la même terre. Mais l'Algérie pour ces jeunes gens des années 70/80, il faut être honnête, c'était loin. La vie était ici, et suffisamment agitée d'idées et de passions nouvelles pour que la « NostAlgérie » ne les atteigne pas. Ce qui les a rattrapé, avec l'âge, c'est un peu de leur propre histoire en faisant leur celle de leur mère, avec la distance des enfants d'une diaspora qui ne vit plus dans l'utopie de retourner « chez soi ».



© Jean-Luc Saumade

Des histoires pour l'Histoire

Elles sont nombreuses en cinéma ou en littérature, les histoires familiales à dire ce lien entre deux rives de la Méditerranée qui semblent quelquefois comme en dérive l'une de l'autre et qui furent autrefois - c'est étonnant rien que de l'écrire - un seul et même pays, la France. Les titres des films ou des livres se bousculent, on pense évidemment à Marie Cardinal ou à Dominique Cabrera... En Languedoc, refuge pour ces deux peuples exilés d'une même terre, les Arabes et les Pieds-Noirs, on pense à *Ma mère en Goldorak* de Valérie Cibot, à la *Vierge de Santa-Cruz* d'Amalia Escriva, ou à *Ma famille entre deux terres* de Nadja Harek. Jean-Luc Saumade parle juste « d'une douleur insondable qu'il s'agit d'essayer de sonder ». Peut-être faut-il nécessairement passer par le prisme de l'intime pour accéder à quelque chose de palpable, dans le récit de ces déchirements multiples...



© Jean-Luc Saumade

Une jeune femme d'après-guerre

C'est une époque aussi qui nous est rendue par ce film. Lointaine désormais. L'après-guerre du milieu du 20ème siècle, et qui plus est l'après-guerre dans les « colonies » : comment s'imaginer ce que pouvait être la vie d'une jeune fille dans une petite ville de la côte algérienne en 1950 ? Ghislaine tient un journal. Quelques-unes des pages lues dans le film nous aident à ressentir le climat d'une époque. Récit de ses amours, ou plutôt espoirs d'amours, une jeune femme s'affirme. Et on croit lire - ou l'on veut entendre -, en filigrane, une époque : la douce montée en puissance d'une revendication d'indépendance des femmes, libérées des angoisses d'une guerre désormais derrière soi, et la possibilité d'exprimer des désirs et des aspirations à mi-voix, avant qu'elles ne s'emparent quelque vingt ans plus tard d'un mégaphone pour réclamer une égalité de faits et de droits.



© Jean-Luc Saumade

Le regard de Malek Chebel



J'ai vu d'une traite votre film, et cela m'a fait un bien fou, revenant sur un passé non résolu autant que sur la période elle-même sujette à tous les troubles, et qui semble se poursuivre dans son inachèvement. Ma promesse ne pouvait rester sans réponse : **Mère Méditerranéenne** est un film surchargé d'émotions, quelque chose de brut et de poétique à la fois, livré et délivré, affranchi du temps tout en le recomposant dans une sorte de générosité passée et qui pourtant était largement en projet. En voyant ces images, je me suis projeté dans le passé commun que nous partageons avec Ghislaine, avec ses émois de jeune promise et célébrant à la manière grecophénicienne un lien solsticial à la mer, et Gérard, qui connaît si bien les salles de cinéma de la ville. Le Rialto en particulier, j'y ai animé pendant des années un ciné-club, où j'ai programmé Viviane Leigh et d'autres grandes ve-

dettes américaines. La puissance de la famille, le retour, les saisons, Albert Camus et surtout cette ville palimpseste, qui est née tout juste pour accompagner deux ou trois générations et mourir à force de retenir son souffle.

Philippeville... sa crique baroque, ses théâtres enfouis, son quartier italien, sa placette Marquette : né il y a un siècle et demi et morte, en retenant son souffle, depuis que les siens sont partis. Je suis né en 1953, et j'ai connu le Lycée de garçon, le front de mer, la variété de poissons, la gouaille du pays. Je vous remercie pour cette remontée dans la légende commune, je vous remercie de la tendresse que vous attribuez à l'exil...

Courriel envoyé par Malek Chebel à Jean-Luc Saumade le 20 janvier 2016.

Malek Chebel

Malek Chebel est un anthropologue des religions et philosophe algérien né en 1953 à Skikda (anciennement Philippeville). Il a étudié en Algérie, puis en France à Paris, où il a également étudié la psychanalyse, activité qu'il a un temps exercée. Il a enseigné dans de nombreuses universités à travers le monde. Essayiste, auteur d'ouvrages spécialisés sur le monde arabe et l'islam, son travail s'appuie sur « l'islam des Lumières ». Il tient des conférences dans de nombreux pays d'Europe et d'Afrique, et travaille à une vaste enquête sur l'islam dans le monde.

Équipe du film

Production, filmage, montage, réalisation : **Jean-Luc Saumade**
Musique originale : **DJ Djélulu**
Mixage : **Charlie Atanasyan**
Distribution : **Les Films des deux rives**

Durée du film : 53'40
Année : 2012

Jean-Luc Saumade

Cinéaste autodidacte, artisan de l'audiovisuel formé dans l'utopie des télévisions communautaires des années 70, installé dans l'Hérault, à Cabrials, il est l'auteur de plusieurs documentaires et de fictions.

Il a aussi travaillé pour la télévision et intervient en tant que formateur et animateur d'ateliers. Il est également chargé de cours à l'université de Montpellier.

Jean-Luc Saumade a dispensé beaucoup d'énergie à pousser les autres à faire leurs films, ou du moins à les écrire en tant que fondateur et coordinateur pédagogique du «Studio du scénario» à Montpellier, qui a pour vocation d'aider les réalisateurs à peaufiner leur travail d'écriture.



ACCÈS À LA FICHE DU FILM



Réalisation du Petit Carnet

Directeur de la publication :
Alain Nouaille, président de LR Cinéma

Rédaction :
Hélène Morsly
Cinéaste, ancienne journaliste de presse écrite, Hélène Morsly travaille notamment sur les notions de territoires et d'appartenances populaires.
<http://actus.helenemorsly.fr>

Suivi éditorial :
Nathalie Degouzon, LR Cinéma

Un grand merci à :
Hélène Morsly, Malek Chebel
et Jean-Luc Saumade

Propriété :
Languedoc-Roussillon Cinéma
6, rue Embouque d'Or
34000 Montpellier
Tél : 04.67.64.81.53
www.languedoc-roussillon-cinema.fr

Carnet publié grâce au soutien financier du Ministère de la Culture (DRAC) et du CNC